

The Van de Stephen Frears

Gilles Marsolais

Number 83-84, Fall 1996

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/23370ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Marsolais, G. (1996). Review of [*The Van de Stephen Frears*]. *24 images*, (83-84), 47–47.

Jean-Hugues Anglade et Marie Gillain.

On conserve aussi le souvenir de quelques plans comme cette barque seule au milieu du lac après avoir été poussée par Édouard juste avant de mourir.

Mais ces scènes, ces plans se désignent tellement ostensiblement comme beaux qu'ils découragent de les aimer.

Un seul espoir subsiste: que les réalisateurs de *Kaos* et de *La nuit de San Lorenzo* aient été occupés à d'autres tâches pendant le tournage des *Affinités électives*. Ceci expliquant cela. ■

JACQUES KERMABON



THE VAN DE STEPHEN FREARS

Après *The Snapper* (1993) qui nous avait introduit dans la famille de Larry, Stephen Frears revient à la charge avec *The Van*, pour mettre un point final aux chroniques de Barrytown, d'après l'œuvre de Roddy Doyle. D'entrée de jeu, on est donc en pays connu, en suivant Larry (Colm Meany) qui a décidé d'aider son copain Bimbo (Donal O'Kelly), mis lui aussi au chômage, à partir son petit commerce ambulante de «Fish and Chips», dans la banlieue mythique de Dublin.

Réalisé directement pour le cinéma, et disposant de plus de moyens, *The Van* fait preuve de moins d'invention et d'originalité que *The Snapper*, pourtant réalisé pour la télévision, et il sent le travail vite fait. Ce n'est pas un mauvais film, on s'y amuse et on aurait tort de boudier son plaisir. Mais, une fois épuisé l'effet de reconnaissance, l'intérêt finit par s'émousser. La famille de Larry nous avait déjà livré ses secrets, en mieux. Ici, des séquences s'additionnent sans que l'on en ressente bien la nécessité: les situations et le jeu de Colm Meany, qui en rajoute un peu trop en voulant aider son pote, finissent par dérapier, passant du cocasse au guignol facile.

Aussi, l'intégration de ce petit monde à son milieu, dont la description dynamique faisait la force de *The Snapper*, est ici absente, tout comme les familles respectives de nos deux larrons. Tout au plus, observe-t-on que leurs femmes sont «d'affaires» au point de menacer cette belle amitié mascu-



Donal O'Kelly et Colm Meany.

line, ou qu'elles ont choisi de retourner aux études...

Sur un sujet analogue, *Raining Stones* de Ken Loach, dont les images nous reviennent en cours de projection, est infiniment plus riche et plus drôle, encore que la sympathie envers les personnages et l'humour ne sont pas négligeables ici non plus. ■

GILLES MARSOLAIS